

Jean Ango (1480-1551), le dieppois aux sept vies.

■ Après avoir été presque oublié pendant deux siècles, Jean Ango (en réalité Jehan Ango), marin, armateur, bâtisseur, financier, gouverneur, mécène, puis enfin disgracié, a fait l'objet d'un regain d'intérêt au XVIII^e siècle quand le nationalisme ambiant exigeait des héros flamboyants. Comme nombre d'entre eux, son existence s'est vue magnifiée jusqu'à l'hyperbole. Puis des historiens critiques, comme c'est leur devoir, ont rejeté tout ce qui n'était pas prouvé avec pour conséquence de réduire son image à celle d'un entrepreneur sans scrupule et dans le même temps de renvoyer sans état d'âme quelques légendes dieppoises pourtant tenaces.

Le roman historique n'est pas tenu aux mêmes règles¹. Absence de preuve n'est pas preuve de l'absence ! Il cherche à lier les faits établis par le chemin le plus plausible, le plus réaliste, comme une linéarisation de pointillés. Cela requiert en tout premier lieu de se forger une idée de la psychologie des personnages, d'imaginer leurs réactions probables aux événements afin d'animer la photographie proposée par les historiens. Parfois l'avancée des recherches vient valider tel ou tel choix. Parfois elle l'infirme et l'échafaudage est à reconstruire. Ainsi le roman se nourrit-il de l'Histoire mais refuse d'en être prisonnier.

Deviner l'homme derrière Ango enrichit la palette historique. Dans un colloque récent qui lui était consacré à Dieppe, Guillaume Malaurie a parlé d'une présentation « chorale ». Cette esquisse repose sur quelques d'indices suffisant à se faire une idée. Pour commencer, sans doute était-il grand et solide. Le squelette retrouvé dans sa chapelle mesurait 1,83 m et sa mort à 71 ans était tardive pour cette époque. Par cette constitution, sans doute regardait-il le monde avec une certaine assurance.

Ses talents d'entrepreneur lui apportèrent la fortune. Bien qu'ayant hérité de son père une petite flottille, il l'a embellie de manière spectaculaire dans une période troublée où le Pape avait réservé les mers et les terres nouvelles à la Castille et au Portugal². Les autres marins qui bravaient l'interdit étaient considérés comme pirates. Leurs souverains, surtout François I^{er} et Henri VIII en Angleterre, ulcérés de se voir privés d'une partie du monde, délivraient volontiers des lettres de marques pour se rembourser des prises, ouvrant la porte à la course ; activité où les hommes d'Ango excellèrent. Citons quatre faits indiscutés qui situent son niveau opérationnel.

- En 1523, l'un de ses capitaines, Jean Fleury, s'empara des trois vaisseaux convoyant le trésor qu'Hernan Cortès destinait à Charles Quint. Peut-être la valeur de ce trésor fut-elle exagérée, mais il n'y a pas de raison de douter qu'elle fut à l'origine d'un bond significatif de sa fortune.
- L'ambassadeur du Portugal intervint auprès de François I^{er} pour faire cesser les activités des corsaires d'Ango. Celui-ci accepta de rendre sa lettre de marque contre soixante

¹ Le Prince des Corsaire, la vraie vie de Jean Ango », Pierre Squara, Éditions Balland

² Le traité d'Aláçovas (1479) puis la bulle Aesterna Regis (1481) attribuent au Portugal les Açores, Madère et les découvertes au sud des Canaries (qui sont espagnoles) jusqu'aux indes. Le traité de Tordesillas de 1494 attribue à la Castille les terres à l'ouest d'une ligne nord sud située à 370 miles des îles du Cap Vert.

mille cruzades, sans remise en cause des prises antérieures. Même si cela constituait sans doute un manque à gagner, c'est une preuve du niveau auquel il intervenait.

- De même, lors de la mise en place du tribunal de Bayonne en 1538 pour régler à l'amiable les prises réciproques des français et des portugais, ces derniers nous accusèrent de trois cents arraisonnements pour une valeur de deux millions de ducats, dont la moitié pour Ango. Même si l'exagération était de mise pour les montants, il n'y avait pas de raison d'en distordre les proportions. Ango représentait donc la moitié de la France et le Portugal encore une fois traitait de puissance à puissance avec lui.
- Lors du siège de Boulogne en 1544, l'armada Française comportait 15 ou 16 vaisseaux de Jean Ango. Il assuma personnellement l'avitaillement de toute la flotte : trois mille barils de chair de bœuf, plus de soixante mille pains biscuits pour faire victuailles de longue route, et deux cent cinquante futailles de bière du Croisnet.

Ce n'était pas le chef d'un groupe de forbans. On peut l'imaginer tout au contraire éduqué, sensible à la science comme à la culture.

- Il fut parmi les premiers à utiliser et donc à financer l'école de cartographie de Dieppe qui devint célèbre dans toute la chrétienté.
- Il utilisa une partie de ses gains pour financer des expéditions, notamment celles des frères Verrazzano qui découvrirent de la côte est de l'Amérique et celles des frères Parmentier, premiers français jusqu'à Sumatra et Java. On dispose dans les deux cas de touchants rapport d'exploration.
- Il apparaît peu probable qu'un soudard eut baptisé sa demeure « La Pensée » ainsi que l'un de ses navires. On disait la première la plus belle en Normandie. Son manoir de Varengeville, toujours visité, est un bijou d'élégance et de noble discrétion.
- Il sut se faire apprécier de Marguerite d'Angoulême devenue reine de Navarre, l'une des femmes les plus extraordinaires de l'histoire de France, qu'on disait « la perle des Valois » : sœur aînée du roi, fine politique, poétesse, fervente actrice de la réforme. Au moins fut-elle son alliée puisqu'elle écrivit une lettre pour favoriser son avancement.³
- Jean Parmentier, poète des palinods de Dieppe et de Rouen, avant d'être explorateur, lui a dédié sa traduction du Jugurtha de Salustre.
- Il participa à la rénovation et l'embellissement l'église Saint-Jacques à Dieppe, l'église de Varengeville, plus marginalement l'église Saint-Remy et l'aqueduc Toustain de Dieppe.

On peut même l'imaginer humaniste.

- Sa devise : « Mon espoir est Dieu depuis ma jeunesse » gravée dans son oratoire atteste de sa religiosité. Le soutient, voir l'amitié de Marguerite très pieuse, ne peut pas s'imaginer sans cette qualité.
- Calvin l'a qualifié de « libertin illuministe », ce qui voulait dire libéral et donc rétif au excès de la religion réformée telle qu'il tentait de l'installer. Ce contact entre les deux

³ Lettre à Anne de Montmorency pour recommander Ango comme remplaçant de Nicolas de Bure à l'office laissé vacant de grenetier ; ce qui correspondait à receveur de l'impôt principal de ce temps, sorte de fermier général avant l'heure.

hommes est un autre argument de sa relation étroite avec Marguerite, car il n'a raisonnablement pu croiser Calvin que par son intermédiaire, possiblement lors du bref séjour qu'il fit chez la princesse, à Angoulême, avant de s'exiler à Genève.

Enfin, était-il sans doute assez roublard car il se fit appeler « Vicomte de Dieppe » alors que, devenu receveur de l'archevêque, il ne faisait qu'habiter ce bâtiment de la recette qu'on appelait « la vicomté ». Le véritable Vicomte, au sens d'attributaire d'une subdivision du domaine royal était à Arques. Son seul titre de noblesse, écuyer, lui fut conféré par Louis XII à l'instigation probable de Monseigneur d'Amboise, l'archevêque de Rouen, pour les services rendus.⁴ Nous y voyons de la roublardise à effet économique et non pas de la morgue ou de la vantardise, car ses demeures à Dieppe et à Varengueville, tout en étant très élégantes et raffinées, gardaient les dimensions modestes qui convenaient à un bourgeois anobli, sans chercher à bâtir le château dont il avait indiscutablement les moyens.

Tout ceci dessine donc un homme sûr de lui, intelligent, cultivé, rusé renard mais aussi ouvert, une sorte de Bill Gates de la renaissance. Un tel portrait guide l'interprétation des faits.

Par exemple, s'il est certain que les navires d'Ango ont parfois capturés des navires en dehors des lettres de marques, et donc commis des actes de piraterie qu'il fallut parfois rembourser, il faut se rappeler que ces mêmes marins subirent de cruelles exactions de la part des Portugais et des Espagnols, dont on possède des témoignages précis. On se trouvait plus alors dans un cycle de vengeance réciproques que dans une guerre de course codifiée, sans que cela ne fasse de Jean Ango un chef pirate.

 L'homme est indissociable de sa ville, Dieppe, dont il a favorisé l'épanouissement tant économique que culturel, dont il devint aussi le capitaine (en réalité le lieutenant du capitaine, l'amiral Claude d'Annebault, qui suivait la cour), assumant un rôle de gouverneur. Toutefois, celle-ci n'était pas riche que d'Ango. Malgré la disparition de près des deux tiers de ses habitants du fait des pestes et de la guerre de cent-ans, elle ne céda sa place de troisième ville du royaume à Lyon qu'au milieu du XV^e siècle. Les dix mille habitants restants vivaient de l'harengaison, de la pêche à la morue sur le grand banc, des échanges avec la Hanse et l'Angleterre, et de la rotation des chasse-marées, ces lourds chariots qui ravitaillaient Paris en poissons.

La course, et le grand commerce multiplièrent rapidement ces richesses, initièrent divers artisanats dont celui de l'ivoire qui perdura jusqu'à l'interdiction de son importation à la fin du XX^e siècle. Il en résulta une restauration démographique rapide. Ces navigations lointaines, indiscutables dès la fin du XV^e siècle, ont donné naissance à deux légendes ; celle de marins dieppois, premiers européens en Guinée et au Brésil. Les explorateurs portugais qui détiennent la paternité officielle de ces découvertes, agissaient par la volonté de leur prince depuis Henri le Navigateur (1394-1460) et leur historiographie est bien documentée. En revanche, nos marchands dieppois comme d'autres d'ailleurs ne recherchaient pas la gloire mais les échanges. Le secret était de mise. Si les premiers occupaient militairement et souvent

⁴ Il avait pris à ferme (en location) tous les biens dieppois de l'archevêque qu'il redistribuait avec profit.

brutalement les terres nouvelles, les second initiaient un commerce discret, qui ne favorise pas la collecte de preuves.

Est-il invraisemblable qu'en 1364, un navire dieppois ait atteint les côtes de Guinée comme le veut la première légende ? La preuve, s'il y en eut, a brûlé dans le bombardement anglo-hollandais de 1694. Toutefois, souvenons-nous qu'en 1334, Louis de la Cerda, plus Français que Castillan, prenait pied aux Canaries, qu'en 1402 un aventurier du pays de Caux, Jean de Béthencourt, y installait une brève monarchie, et qu'en 1483, la côte de Guinée était assez connue pour que Louis XI y dépêche un navire afin de récolter le sang de tortue nécessaire à la guérison d'une dermatose. Alors 1364 pas sûr, mais au tournant du XV^e siècle certainement !

Dès lors, n'est-il pas possible sinon vraisemblable qu'en 1488, un navire dieppois nommé « la Pensée », avec pour capitaine Jean Cousin et pour second un andalous nommé Vincent Pinzon, ait pu dériver accidentellement depuis les côtes de Guinée vers le Brésil, porté par l'Alizée ? La deuxième légende prétend ainsi qu'il toucha la côte à l'embouchure d'un gigantesque fleuve qu'il baptisa « Maragnon » ; nom que les cartes figureront pendant un siècle à l'emplacement de l'Amazone. Si la preuve manque aussi, elle expliquerait qu'en 1494, lors du traité de Tordesillas, le roi du Portugal ait insisté pour faire déplacer la ligne de partage de la mer entre Castille et Portugal à 370 miles des îles du Cap Vert au lieu des 100 miles initialement prévus ; exigence qui s'avantageait de placer dans son territoire ce Brésil alors encore supposément inconnu⁵. Elle expliquerait aussi que ce même Vincent Pinzon, après avoir accompagné Christophe Colomb sur la Niña, ait motivé sa famille pour réunir les fonds d'une expédition vers ce même grand fleuve qu'il (re)découvrit en 1500, quelque mois avant le découvreur « officiel » du Brésil Pedro Cabral et le (re)baptisa « Rio Santa Maria de la Mar Dulce », nom qu'aucun cartographe ne retiendra.

Dieppe prospéra du commerce maritime sous toutes ses formes, devint une ville de culture et attira des migrants de tout le nord de l'Europe. Hélas, lorsque François I^{er}, chevaleresque mais versatile, finit par s'entendre avec son beau-frère le roi du Portugal pour lui reconnaître contre quelques sous, la souveraineté sur les mers si âprement contestées, il sonna le déclin de Dieppe et d'Ango. Après sa mort, Henri II qui avaient donné beaucoup d'espoir en restaurant les ports et la marine royale, resta sourds aux appels de toute la face océanique de la France et ne permit pas de retourner sur les mers portugaises et espagnoles. Pis, il rendit obligatoire le déchargement des marchandises à Rouen pour centraliser la perception des taxes. La fortune d'Ango et celle de Dieppe s'évanouirent ensemble. Pour ce dernier, s'ajoutèrent les dettes que la couronne ne paya jamais et les procès que ces anciens associés lui intentèrent. Il finit ses jours à Varengeville sans doute paisiblement mais ruiné. On dit même que ces concitoyens lui tournèrent le dos sans qu'on sache si la cause en était son caractère devenu aigri où l'ingratitude de ceux qu'il ne pouvait plus arroser.

Une dernière hypothèse pour expliquer ce désamour tient au progrès de la réforme. Elle fut très active dans le pays de Caux. Jean Ango, l'homme mesuré, rigoureux, l'ami de Marguerite, ouvert sur le monde et notamment sur la Hanse, ne pouvait qu'être instruit de cette mouvance. Mais receveur de l'Archevêque jusqu'à la fin de sa vie, et gouverneur de la ville, il

⁵ La découverte officielle est attribuée à Pedro Cabral en 1500.

ne put que couvrir, au moins de son silence, les exactions que subirent les réformés. La cruauté des sentences dont on dispose ne purent que blesser, non seulement les adeptes, mais tous ceux qui, en découvrant la Bible, apprirent que Dieu est amour.